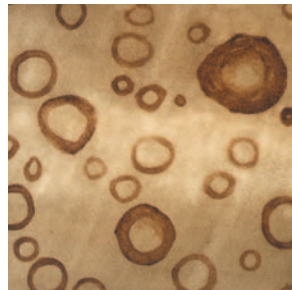
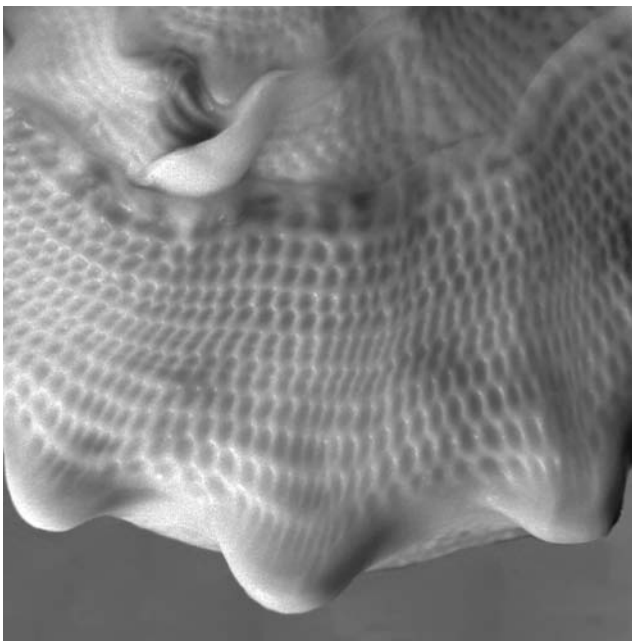


5

5 Olive bistre
(*Olivia porphyria*,
Linné, 1758)



Porcelaine argus
(*Cypraea argus*,
Linné, 1758)



Le mot, au départ...

- Comment appelez-vous ça ?
- Je ne vois pas, je ne trouve aucun mot qui le désigne.
- Aucun mot ? Mais vous savez bien que rien ici-bas ne peut prétendre à l'existence tant que ça n'a pas reçu de nom...

Nathalie Sarraute

L'usage de la parole

La distinction entre le fond et la forme, entre le sens et le signe qui le véhicule (les phonèmes quand il s'agit de l'élément sonore), semble aujourd'hui évidente, pourtant elle ne date que du dix-neuvième siècle. Au lieu, comme il le faisait de tout temps, de se contenter d'utiliser l'outil-mot dans le but pour lequel il fut conçu — c'est-à-dire dans le but de communiquer à autrui du sens aussi clair et précis que possible — l'homme (de lettres) se mit à le considérer d'un œil neuf, avec une distance qu'il n'avait jamais prise auparavant. Il le perçut alors comme une chose mystérieuse parée de pouvoirs tout aussi impéné-

trables dont la plupart, de toute évidence, lui avait toujours échappé. Quand on se penche sur ce phénomène, on pourrait dire que ce fut aussi étrange que si tous les bûcherons du monde s'étaient soudain arrêtés de travailler pour considérer leur hache et lui supposer soudain d'insoupçonnables secrets... En tout cas, du jour de cette découverte révolutionnaire, le langage échappa en partie à son utilisateur. Il devint impossible, pour celui qui en usait assidûment, de prétendre le maîtriser complètement ou l'appréhender dans toute sa dimension. Ce fut principalement une nouvelle génération de poètes qui créa l'événement durant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. Baudelaire, Rimbaud, Valéry, Mallarmé et bien d'autres se mirent en quête des moyens de faire de cette ignorance avouée un atout neuf. Les mots, alors, révélèrent l'étendue de leur indépendance, leur approximation, leurs paradoxes. À se poser ces questions pour la première fois, le poids de la teneur des mots devint imprécis, ce qu'ils avaient en eux, ce qu'il contenaient vraiment s'enveloppa d'un flou attirant. À vouloir mesurer ce nouveau mystère — la profondeur de leur sens —, il fut révélé que beaucoup d'entre eux étaient des puits sans fond, et que chacun, même parmi les plus anodins, rece-

laient les surprises les plus inattendues. Les mots s'épaissirent, s'animèrent...

L'enfant qui commence à maîtriser le langage ne sait rien des mots eux-mêmes. Pour lui, ils sont absolument indistincts de la chose qu'ils nomment et de l'image mentale qu'ils évoquent. Jean Piaget a fait, à ce sujet, une étude très instructive avec des enfants (*La représentation du monde chez l'enfant*):

*AR. (6 ans 1/2) dit, au cours d'un jeu de construction :
"Et quand il y avait pas de noms..."*

BO. (6 ans 1/2) répond : "S'il y avait pas de mots on serait très ennuyé. On pourrait rien fabriquer. Comment est-ce qu'on aurait fabriqué les choses sinon? ". [...]

Durant le premier stade le nom est dans la chose. Durant le deuxième stade, le nom vient des hommes, mais il a été fait avec la chose. Il est donc encore consubstantiel, pour ainsi dire, à la chose, et peut fort bien être encore situé en elle. [...]

"Papa, est-ce que Dieu existe?" demande une petite fille de 9 ans. Le papa répond qu'il n'en est pas très sûr. À quoi la petite riposte : "Il faut bien qu'il existe puisqu'il a un nom."

***Le mot est tout:
lui-même
plus la chose.***

Il semble donc, au départ, que chacun d'entre nous mette plus de substance dans le mot lui-même que dans l'objet désigné par ce mot. Le mot est tout : lui-même plus la chose. Il se substitue si bien à la chose absente qu'il est perçu de manière aussi tangible que celle-ci. C'est une constatation assez troublante dans la mesure où je me demande si l'on ne se détache jamais complètement de cette idée de l'indissociabilité du signifiant et du signifié. Spontanément, ces deux éléments restent en nous soudés, confondus, aussi étroitement que le sont la forme et la matière pour un objet en trois dimensions. Pourtant, ils sont absolument indépendants l'un de l'autre. Le premier, l'objet, existe, si l'on peut dire, "pour lui-même", en dehors de l'humain (un coquillage jamais découvert caché au fond des mers...), nommé ou non il est bel et bien là. L'autre, le mot, est une création humaine complémentaire à l'objet, pour notre seul usage. On pourrait dire que le mot constitue l'aspect humain de la chose existante, qu'il lui donne le "visage" nous permettant de l'identifier. La particularité essentielle de notre race étant de posséder un cerveau fait pour conceptualiser le monde, nous avons besoin de catégoriser les choses qui le composent. C'est ainsi, c'est vital et les mots sont là pour cela. Ils nous sauvent du chaos où, sans eux, nous nous abî-

merions. Ils nous aident à construire le semblant de cohérence que l'équilibre mental réclame. Un langage déstructuré, insensé émane d'un esprit pareillement déstructuré et insensé (sauf dans le cas où ce désordre est voulu et cultivé à des fins particulières). Chaque idée, chaque sentiment, chaque créature et chaque objet qui compose l'ensemble de nos connaissances, possède, dans notre cerveau et dans notre bouche, son étiquette appropriée : un nom.

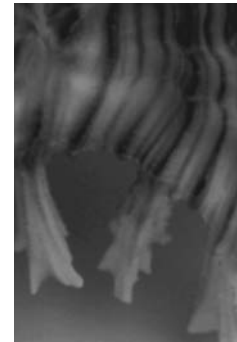
Mais, bien vite, on découvre, plus ou moins douloureusement, que tout n'est pas aussi simple. En grandissant, la perception change. Des énigmes apparaissent, certaines se dévoilent petit-à-petit quand d'autres s'y refusent. Des tunnels de sens s'ouvrent à notre esprit un à un. Le non-sens, en même temps que le sens, nous assaille soudain. Tout n'est plus si clair. Tout ce que l'on croyait solide semble vaciller, nous échappe. Chaque évidence se transforme en une ramification de questions. Et, peut-être, l'une des caractéristiques de l'accès à l'âge adulte est la remise en question systématique de toutes les certitudes que l'on croyait acquises dans l'enfance. On se rend compte, un jour, que les mots ne sont en fait que des coquilles vides, des petits sons de rien du tout, remplis artificiellement d'un sens plus ou moins

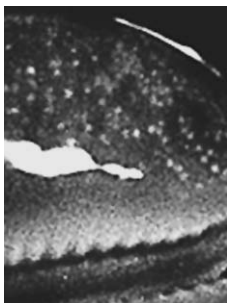
approximatif. On découvre stupéfait qu'il existe encore une infinité de choses sans mot pour les dire et de mots sans définition arrêtée. Le langage, les jours d'incertitude, ne nous apparaît plus que comme une béquille plus ou moins sûre, uniquement là pour nous assister dans notre communication avec autrui au même titre que les gestes, les silences, les regards, et l'expression du visage. Un outil parmi d'autres, en somme... D'autres jours, plus optimistes, cette béquille douteuse se transforme en la plus généreuse des sources créatrices, une véritable corne d'abondance, un miracle de richesses et de force, un incomparable espace de liberté. Puis, d'autres jours encore, chargés de crainte ceux-là, on voit les mots se révéler meurtriers. À travers la bouche qui les dit, ils deviennent une arme redoutable et dévastatrice. Et finalement, en s'ouvrant au monde, on découvre la profondeur de leur puissance. Bientôt, on ne peut plus le nier, le langage nous semble l'instrument le plus affûté qui soit pour permettre le véhiculage du sens qui nous est si cher, à nous autres humains. Alors, on n'a de cesse d'explorer toute la palette de ses qualités, sa souplesse infinie, sa subtilité, son pouvoir suggestif, pour n'en citer que quelques unes... Bien sûr, par la force des choses, on apprend aussi à s'en méfier, à lui trouver des défauts. On le traite de prison, on le juge réducteur

quand on ne parvient plus à exprimer par son intermédiaire certaines choses. Et, pour pouvoir profiter de ses largesses et savoir se défier de ses pièges on réalise qu'une seule et unique chose importe vraiment : apprendre à le maîtriser. Puisque presque tout, dans la vie humaine, dépend de l'usage qu'on en fait et de la maîtrise qu'on en a.

Bien sûr, les mots nous aident avant tout à aménager notre pensée et, comme le dit Lanza del Vasto dans ses "Étymologies imaginaires", "l'idée d'un coquillage ne se dégagerait pas de son image lorsqu'on le voit si les impressions ressenties ne suscitaient chez l'homme cette réaction particulière qu'est la parole". Ils s'offrent comme le meilleur moyen de nous saisir consciemment de l'idée de telle ou telle réalité. Ils peuplent peu à peu notre conscience si curieuse, si désireuse de dire, nommer, déchiffrer ce qui est. Pour cette raison les mots sont les instruments les plus précieux qui soient pour la construction mentale d'un enfant et l'apprentissage du langage sans aucun doute le plus exaltant à entre-

*On découvre
stupéfait qu'il
existe encore
une infinité
de choses sans
mot pour les
dire et de mots
sans définition
arrêtée.*





Plus un visuel est frappant, plus son nom rappelle ce visuel à notre imagination de manière frappante.

lui, l'écrivain Christian Bobin affirme, dans son recueil *L'Éloignement du monde*, "que ce qui est dit n'est jamais entendu tel que c'est dit: une fois que l'on s'est persuadé de cela, on peut aller en paix dans la parole, sans plus aucun souci d'être bien ou mal entendu, sans plus d'autre souci que de tenir sa parole au plus près de sa vie".

l'usage qu'il n'est pas toujours aisé d'éviter la confusion dans le maniement des mots, donc du sens, que ce soit à l'oral ou à l'écrit. Les plus pessimistes (et qui sont aussi, en général, ceux qui savent le mieux maîtriser le langage écrit) affirment que les mots ne permettent jamais de se retrouver en parfaite concordance avec autrui. Pour ne citer que

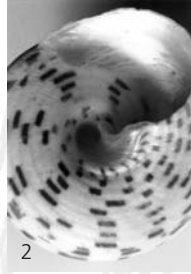
Certains mots ont une valeur tellement diverse qu'il se trouve effectivement peu de monde pour les définir, et donc les comprendre, de la même manière. C'est le cas de beaucoup de ce que l'on pourrait appeler les "mots-gouffres", autrement dit, les concepts les plus vastes. Par exemple, on peut dire sans hésiter qu'un mot comme "être", pris dans l'absolu, hors d'un contexte (ce qui heureusement est rare en dehors de la philosophie) est une sorte de monstruosité, d'hydre à mille têtes, qui contient tous les autres. En revanche, dans le cas d'un mot désignant un objet précis — il s'agit alors du nom de cet objet — aucune confusion n'est possible quant à la signification de ce mot. Je sais exactement ce que signifie "Volute musique" — le nom à peine prononcé, l'image mentale relative à ce coquillage s'affiche dans mon cerveau — mais si on me dit "C'est la vie!", que dois-je comprendre? Même dans un contexte très précis, de tels mots ne renvoient qu'à un sens très vague. Quelle sorte d'image, ou plus largement d'évocation, peut surgir en moi? Sans doute pas la même, en tout cas, que celle de mon interlocuteur... Certains mots ont, en effet, la lourde charge d'être porteurs d'un sens pour ainsi dire insondable quand d'autres, se contentent de désigner une chose réelle, concrète, accessible à nos sens. Mais voilà, même pour

ces derniers ce n'est pas si simple : certains sont porteurs de leur sens d'une manière plus intéressante que d'autres... La raison de cela réside, je pense, dans l'impact qu'ont sur nos sens certains objets. Les mots qui les concernent nous touchent alors plus directement, plus physiquement que des mots renvoyant à des notions abstraites. Plus un visuel est frappant, plus son nom rappelle ce visuel à notre imagination de manière frappante. Si l'on se sent l'âme d'un poète, on sera tenté, par exemple, de trouver le mot "soleil" lumineux, rond et chaud... Inutile de préciser que c'est en réalité à l'objet même que l'on pense alors. Ses caractères propres ont tout simplement déteint sur l'anodin phonème qui leur est attaché. Objectivement parlant, on aurait tout aussi bien pu désigner notre étoile du nom de "obscur" ou "pénombre"... Le simple mot de "soleil" s'est si bien chargé de la puissance et de l'éclat éblouissant de l'étoile, de sa chaleur sentie tant de fois sur la peau, de son énergie fabuleuse, tout cela s'est si parfaitement infiltré en lui, qu'il nous réchaufferait presque autant que le soleil lui-même ! Pour s'en convaincre, il suffit de chercher dans le dictionnaire un mot dont le sens nous est inconnu : il ne nous évoque rien, car, en nous, il ne se rapporte à rien de tangible. Les mots désignant des objets frappants aptes à faire

réagir nos sens possèdent fatalement un pouvoir d'évocation plus aigu, plus précis que les mots abstraits de la pensée humaine. Les mots qui renvoient au monde réel physique sont, en fin de compte, presque aussi réels que lui. Mais, bien sûr, c'est en ce "presque" que réside tout le mystère du langage... Par exemple, les exubérants *Murex*, ébouriffés d'excroissances recourbées ou les *Ptécocères* aux digitations agressives ou encore les toujours rondes et lisses *Porcelaines* paraissent mystérieusement bien porter leur nom...



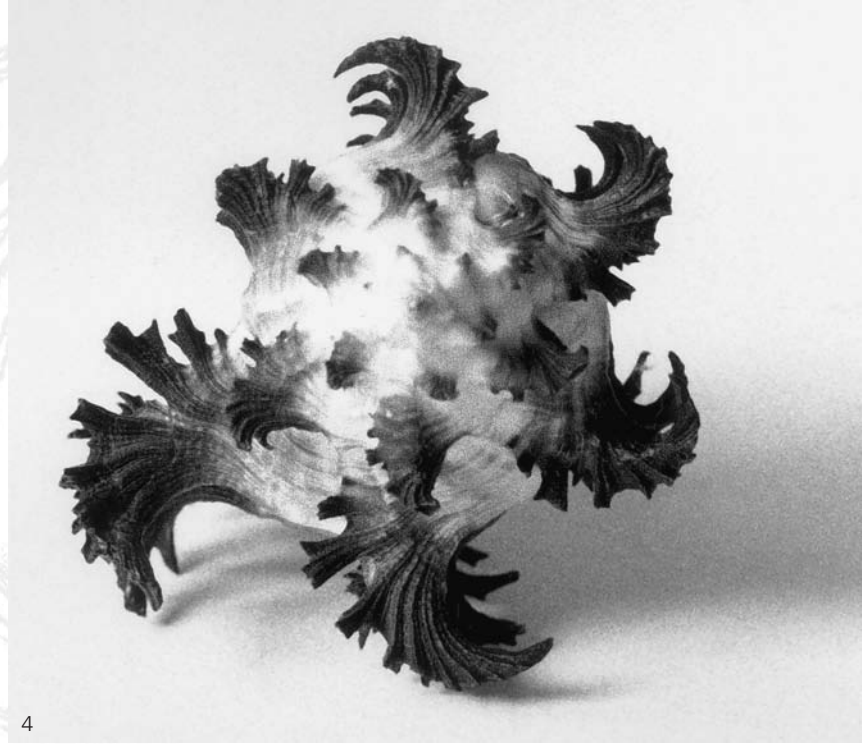
1



2



3



4

1 - Solarium
(*Architectonica
perspectiva*,
Linné, 1758)

2 - Troque cône
(*Tectus conus*,
Gmelin, 1791)

3 - Troque nacrier
(*Tectus niloticus*,
Linné, 1767)

4 - Murex chicorée
(*Hexaplex
cichoreum*,
Gmelin, 1791)



Le mot & le naturaliste

Les choses et les mots sont très rigoureusement entrecroisés: la nature ne se donne qu'à travers la grille des dénominations, et elle qui, sans de tels noms, resterait muette et invisible, scintille au loin derrière eux, continûment présente au-delà de ce quadrillage qui l'offre pourtant au savoir et ne la rend visible que toute traversée de langage.

Michel Foucault

Les mots et les choses

“La Méthode, âme de la Science,” nous dit Linné, “désigne, à première vue, n'importe quel corps de la nature de telle sorte que ce corps énonce le nom qui lui est propre, et que ce nom rappelle toutes les connaissances qui ont pu être acquises, au cours des temps, sur le corps ainsi nommé: si bien que dans l'extrême confusion des choses se découvre l'ordre souverain de la Nature.” Quoi de plus révélateur que cette phrase de Linné sur la précieuse, la vitale concrétisation à laquelle nous permet d'accéder cet incomparable outil sonore ?

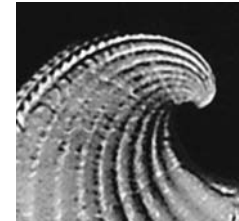
Baptiser une nouvelle pierre, un nouveau coquillage ou une nouvelle fleur — qui ne sont en réalité pas “nouveaux” du tout — est un acte, pour le naturaliste digne de ce nom, aussi important que celui de baptiser un enfant qui vient de naître. Une fois le nom trouvé (réellement nouveau lui), avec plus ou moins de bonheur, ce signifiant neuf va peu à peu s’imprégner du sens tout récent dont il est porteur et, le temps passant, va s’aimer, se fondre même, dans l’objet dont il a pour ainsi dire la charge. L’alchimie qui fait réagir ensemble fond et forme fonctionne toujours. Pour les initiés au moins, un nom comme *Cypraea testudinaria* (Porcelaine tortue) va évoquer dans l’esprit de celui qui l’entend une image précise de la coquille ainsi dénommée avec toutes ses caractéristiques. Il se produit le même phénomène lorsque l’on prononce le prénom d’une personne que l’on connaît bien : immédiatement, malgré soi, le visage de cette personne apparaît mentalement suivant le même procédé.

À l’instar de Linné, chaque naturaliste qui décrivait minutieusement un coquillage (mollusque et coquille) qui ne l’avait encore jamais été, pouvait nommer du terme de son choix la nouvelle espèce révélée et, détail significatif, accompagner celui-ci de son propre nom.

Ainsi, chaque nom de coquillage est comme signé du nom de son découvreur et datée par celui-ci. Seulement à cet instant l’espèce identifiée existe, pourrait-on dire, “légalement”. Au lieu qu’une même espèce soit nommée d’autant de noms qu’elle habite de régions différentes de part le monde, son existence est ici enfin reconnue universellement pour être la même en tout point du globe.

Tant que l’on a sous les yeux un objet dont on ignore le nom, il lui manque ce qui le ferait exister complètement pour nous. Nos seuls sens vont nous le faire percevoir mais pas reconnaître. Autrement dit, une chose visuelle reste absente à notre conscience tant qu’aucun désir de la nommer ne se fait sentir en nous. Connaître, c’est aussi reconnaître et donc se souvenir. Si notre mémoire se souvient d’un mot, elle se souvient du contenu qui lui est attaché et vice versa. On ne saisit l’existence d’un objet que si l’on peut nommer cet objet. Sinon, on passe à côté, indifférent. Dès l’instant où un objet interpelle notre regard, les mots sont interpellés à leur tour. Prenons deux promeneurs flânant sur une plage de l’Atlantique, les yeux baissés vers le

*Dès l’instant
où un objet
interpelle notre
regard, les mots
sont interpellés
à leur tour.*



sable; l'un verra des coquilles diverses — en somme, une accumulation de formes vaguement séduisantes appartenant à la grande famille des coquillages; tandis que l'autre verra des *Turitelles*, des *Pholades* à l'allure d'aile d'oiseau, des *Nucules nacrées*, si blanches et minuscules, des *Natices porte-chaîne*, des *Caliptrées* ou *Chapeaux chinois*, des *Gibbules magiques*, des *Calliostomes*, des *Crépidules* collées les unes sur les autres, des *Mactres corallines*, fragiles et violettes à l'intérieur, des *Littorines obtuses*, jaune vif, des *Bigorneaux*, des *Scalaires*, des *Fissurelles*, des *Patelles*, ainsi de suite... Lequel des deux est le plus riche? Sans chercher à être savant à tout prix, celui qui est curieux de l'existant qui l'entoure a besoin de pouvoir nommer les éléments qui composent cet existant et donc d'en connaître le vocabulaire. On sait qu'une chose existe à partir du moment où l'on a connaissance du mot qui la désigne ou, au moins, si l'on découvre que ce mot nous manque. Si on peut la nommer, c'est qu'on la reconnaît, on la distingue parmi toutes les autres dont on ignore encore la dénomination. Il s'agit tout simplement de reconnaissance; on salue ce que l'on reconnaît comme on le ferait d'un visage familier dans une foule anonyme. Ainsi, plus notre vocabulaire est riche, plus notre connaissance du monde est nuancée et, peut-

être, plus notre esprit et notre sensibilité deviennent subtils... Lorsque quelque chose nous touche, alerte notre curiosité, on ressent le besoin de nommer ce quelque chose ou, au minimum d'en parler, d'user des mots adéquats. À l'inverse, si on rencontre un mot dont on ne connaît pas encore le sens, on veut savoir à quoi il se rapporte, ce qu'il veut dire, on ressent le besoin de l'emplir de son contenu.

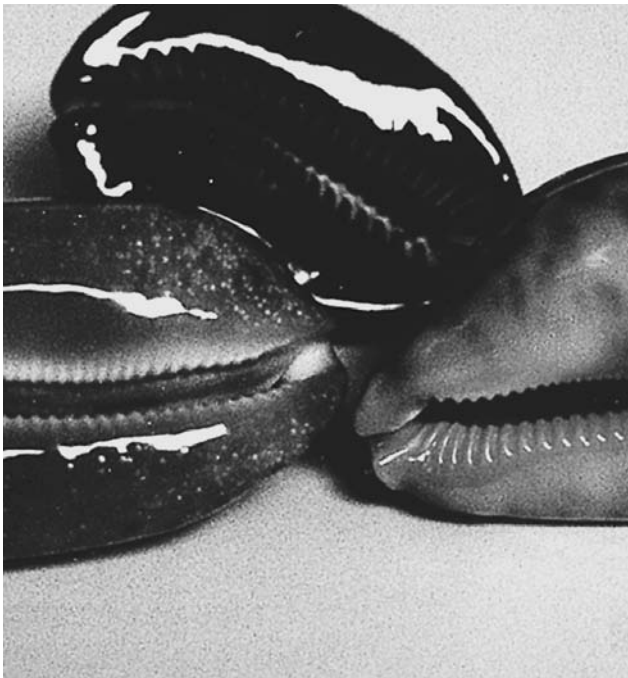
Une chose frappe dans les ouvrages spécialisés sur les coquillages: autant le fond de ce qui s'y trouve écrit est sans surprise (provenance, taille, couleurs et autres nombreux détails de la morphologie de la coquille...), autant la forme choisie pour exprimer ces informations résonne de manière très particulière. On dirait que les hommes de sciences qui jadis inventèrent ces noms et ces termes ne purent se résoudre à la banalité dont ils se contentaient pour la classification des minéraux ou des végétaux (le nom scientifique de ceux-ci se rapporte en effet invariablement soit à leur lieu d'origine soit au nom du naturaliste qui les a découverts). Ils paraissent s'être abandonnés à une fantaisie assez étonnante venant de la part d'hommes voués au travail très sérieux, laborieux et titanique de la classification. Une sorte de laisser-aller jubilatoire... La poésie qui se déga-

ge de ce vocabulaire et de ces noms est peut-être un hommage inavoué à la "créativité" si débridée de la nature. Elle est en tout cas la manifestation évidente d'un enthousiasme quelquefois non dénué d'humour. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil du côté de la "coterie" des cônes (*Cône mage*, *Cône soldat*, *Cône général*, *Cône princesse*, *Cône noble*, ...) (cf p. 49) ou de celle des Mitres, à connotation plus religieuse dûe à leur forme évocatrice (*Mitre papale*, *Mitre pontificale*, *Mitre cardinalice*, *Mitre épiscopale*, ...) ou même chez toutes les autres familles (*Porcelaine bouffon*, *Nérite dent saignante*, *Triton pustuleux*, *Porcelaine trompeuse*, *Ptécocère arthritique*, *Dolium grimaçant*, *Mitre chaste*, *Acmée sucrée*, etc...).

Parfois, il arrive comme un miracle que le nom d'un coquillage lui aille à la perfection. Il devient impossible de lui en imaginer un autre. Prenons une espèce comme le Murex branches de rose (*Chicoreus palmarosae*, Lamarck, 1882) (cf p. 21). Quand j'écris ici ces mots, "Murex branches de rose", simultanément surgit en moi l'image de ce beau coquillage. Sa forme semble vouloir résumer les trois états naturels: le minéral (le calcaire de la coquille), le végétal (la forme) et l'animal (le mollusque). Son nom relève encore la saveur poétique

de sa forme aux excroissances ramifiées et aux teintes délicates. Imaginons ce beau jour de 1822 où un naturaliste du nom de Lamarck se trouve devant une nouvelle espèce de Murex à baptiser. La forme de ce très beau coquillage, étrangement végétale, élancée, fragile, et ses couleurs subtiles comme celles de certaines roses, tout cela est loin de le laisser indifférent. De toute évidence, cela l'inspire. Alors, après un cheminement mental connu de lui seul, il choisit de l'appeler *palmarosae*, "branches de rose". Il ne l'appelle pas "Murex branchu", ni "Murex rose", ni "Murex rosier" ni même "Murex branches de rosier", non : *Murex branches de rose*. Il n'y avait pas d'autre solution pour dire ce qui ne pouvait être dit autrement. Il lui fallait pouvoir exprimer ce qui jamais ne s'exprime habituellement; en quelque sorte, "dire l'indicible". Créativité, imagination ou inspiration, il aura fallu au naturaliste qui a choisi d'inventer ces mots — au moins le temps de ce choix — un état d'esprit comparable à celui nécessaire à la confection d'un vers de poésie. À la différence près que le poème était déjà contenu en partie dans la coquille. Autrement dit, Lamarck invente la formulation, les mots nouveaux, à partir de l'existence d'une chose réelle, à savoir un coquillage, quand le poète, lui, s'inspirera plutôt d'un univers plus intime.





Le mot & le poète

La poésie
 sème des yeux sur la plage
 sème des mots dans les yeux
 Les yeux parlent
 les mots regardent
 les regards pensent.

Octavio Paz - *Dire: faire*

Un jour, de 1871 cette fois, la main d'un dénommé Arthur Rimbaud trace les mots qui composeront quelques vers du poème *Le Bateau ivre* :

*Libre, fumant, monté de brumes violettes,
 Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
 Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
 Des lichens de soleil et des morves d'azur;
 Qui courait, taché de lunules électriques,
 Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
 Quand les jullets faisaient crouler à coups de triques
 Les cieus ultramarins aux ardents entonnoirs;*

Le poète possède ce secret: il sait utiliser les mots de manière à les faire briller d'un éclat imprévu. Toute la profondeur d'un mot n'est jamais mieux dévoilée que dans un poème. Le poète est cet alchimiste du langage qui parvient à faire réagir les mots entre eux, à fait naître d'eux des précipités de sens nouveaux. Par l'association des termes qui *a priori* ne devaient jamais se rencontrer, de nouvelles images mentales tout à fait inattendues naissent en nous. Ces mariages fructueux font la quintessence de la poésie. Ils fournissent de la matière neuve au monde intérieur de celui qui les lit. L'émergence d'univers inédits dans l'imagination fait s'éveiller celle-ci. La poésie a le pouvoir de remuer en nous d'insoupçonnées richesses. Les pistes du sens commun sont brouillées et notre pouvoir d'interprétation troublé comme une eau stagnante soudain agitée. En poésie, même un mot isolé, sans contexte clairement exprimé, ne se restreint pas à son seul sens, il s'élargit à toute la dimension de ce qu'il évoque. Il contient non seulement le sens clair qu'il porte toujours, mais aussi le mystère impénétrable de sa limite. Il déborde, pourrait-on dire, de son rôle. Le mot "océan", dans le poème le plus obscur, ouvre un horizon aussi vaste que l'océan lui-même, aussi inquiétant et attirant... Dans une publicité pour un club de vacances, le même mot n'évoque

plus qu'un contenu limité, un horizon bien restreint, en l'occurrence celui des vacances... Dans le quotidien, les mots se contentent de dire ce qu'un contexte précis leur dicte de dire, dans la poésie, ils chatoient, ils font miroiter leur sens, le contexte n'est plus que secondaire. Il résonne plus intensément. Ce n'est plus uniquement son sens qui est mis en vedette mais bien son être entier: sa sonorité, son pouvoir d'évocation et sa dimension *non* signifiante (insignifiante), sa part d'ombre. D'autre part, si le poète ne trouve pas le mot qui dira très précisément l'idée ou l'image originale qu'il veut exprimer, il construit un vers. Selon Stéphane Mallarmé, "le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire, [...] vous cause cette surprise de n'avoir ouï jamais tel fragment ordinaire d'élocution, en même temps que la réminiscence de l'objet nommé baigne dans une neuve atmosphère."

La "mise-en-mots" d'une chose réelle ou imaginée, va permettre à son image d'exister ...



vision intérieure encore inédite parce que perçue par lui seul. L'un et l'autre, pour exprimer l'*inédit*, l'homme de science comme le poète, vont se plonger dans cet état de concentration créatrice nécessaire à la naissance d'une formulation idéale, une formulation au plus proche des sensations à exprimer. Pour se faire, dans les deux cas, il faut trouver l'association de mots la plus juste possible. La "mise-en-mots" d'une chose réelle ou imaginée — acte délicat car difficile à réussir —, va permettre à son image d'exister dans ce lieu commun qu'est un langage pour tous les hommes qui le parlent. On pourrait dire que cela va "portraitiser" la chose. De la même façon que les artistes plastiques vont se plaire à créer des visuels nouveaux, naturalistes et poètes vont, eux, inventer des mots nouveaux. Les naturalistes parce que le monde est pour eux une mine inépuisable de découvertes à révéler au grand jour, les poètes, au contraire, parce que le monde tel qu'il est perçu communément ne suffit pas. Les uns se reposent sur la réalité telle qu'elle se montre, les autres sur leur imagination et sur la réalité telle qu'ils la perçoivent subjectivement ou telle qu'ils la voudraient.

Le poète est un insatisfait chronique qui cherche éternellement à combler, à sa manière, les manques

qu'il ressent. Le poète s'étonne d'être en vie et souffre de ne pas savoir pourquoi il est en vie. Mais il ne se contente pas de s'étonner et de souffrir de temps en temps, quand un moment d'inactivité lui en laisse par hasard l'occasion, non, il s'étonne continuellement, désespérément. Il est dans sa nature même de se montrer ultrasensible à l'étrangeté du monde qui l'entoure, à l'âpreté et à la beauté de la vie si inexplicablement réelle... Il n'a d'autre choix que de révéler au grand jour, par les mots, ses déroutes, son émerveillement ou ses univers intérieurs. Il en fait des créations personnelles et donc uniques. Les mots, pour lui, sont ce que les couleurs sont au peintre, le bois ou la pierre au sculpteur, les sept notes au musicien. Ils constituent une matière première malléable à l'infini. Il est naturel qu'ils se révèlent le moyen d'expression de prédilection de ces êtres épris d'inconnu et curieux d'expériences-limite que sont les poètes. Davantage encore que toute autre matière, on peut tout faire des mots. Si l'on possède la maîtrise suffisante et le désir de dire requis, on peut leur faire exprimer la couleur des plus belles peintures, la texture d'un bois ou encore le rythme d'une musique. C'est surtout cette étendue sans limite de leurs possibilités qui les rend si attrayants au créateur qui va pouvoir jouer sans fin avec eux, se laisser surprendre et même mener

par eux (cette étonnante sensation d'être parvenu, par hasard, en tentant certains assemblages hasardeux, à faire sécréter de quelques mots un sens d'une nouveauté impénétrable que l'on n'aurait jamais pu préméditer...). On peut creuser un mot isolé, en changer le sens ou le lui ôter, rêver sur sa sonorité et celles qui lui ressemblent. Une infinité d'expériences peut être tentée... Michel Leiris (*Langage tangage, ce que les mots me disent*) a su, par exemple, redéfinir des mots en se basant sur leur sonorité : "Pour peu qu'un mot résiste quelque temps à mon essai de le pénétrer jusqu'à la moelle et d'exposer au grand jour ce que je découvre des virtualités que sa forme recèle, une anxiété persistante me poigne : guère de cesse que je ne sois venu à bout de ce mot rétif, le tournant, le retournant, le dépiautant, dépeçant, et soumettant à une série de manœuvres qui, parfois, ne vont pas sans coup de pouce, voire tricherie [...]. Ce qui pour moi est mettre dans le mille ou gagner le gros lot quand je m'attaque ainsi à un mot quel qu'il soit, c'est d'en extraire, grâce à une manipulation simple comme bonjour, une sorte d'adage à la fois lourd de sens et strictement déduit de la teneur syllabique de ce mot qu'il paraît atteindre — succès trop rare — à une vérité que, bien qu'inattendue, on ne songerait plus à

contester que celles attribuées communément à la sagesse des nations.[...]". Voici quelques exemples de ces "manipulations" :

symphonie – est-ce l'ouïe fine des nymphes ou celle, fausse, des faunes qui la honnit ?

subversif – qui, ruant et soufflant en bise sur les récifs, bouleverse.

posthume – ce que, muet, tu mets à la poste des os.

révolte – votre aile

On peut aussi, tout simplement, comme Boris Vian (*Je voudrais pas crever*), créer de nouveaux signifiants aussi vides de sens et aussi surprenants que de belles coquilles :

Un jour

Un jour

Il y aura autre chose que le jour

Une chose plus franche, que l'on appellera le Jodel

Une encore, translucide comme l'arcanson

Que l'on s'enchâssera dans l'œil d'un geste élégant

Il y aura l'auraille, plus cruel

Le volutin, plus dégagé

Le comble, moins sempiternel

Le baouf, toujours enneigé



*Il y aura le chalamondre
L'ivrunini, le baroïque
Et tout un planté d'analogues
Les heures seront différentes
Pas pareilles, sans résultat
Inutile de fixer maintenant
Le détail précis de tout ça*

Une certitude subsiste : un jour

Il y aura autre chose que le jour.

**À chacun
le soin de
trouver son
"chalamondre"
...**

Ces mots étranges veulent-ils "dire" quelque chose ou rien du tout ? Qu'est-ce que chacun d'eux peut bien évoquer ? Inventés de toutes

pièces et signifiant donc tout ou rien puisque personne ne les connaît, il sont une façon radicale, pour le poète, de s'échapper de ce qui signifie déjà, de ce qui existe déjà, de sortir du déjà connu et, peut-être, de provoquer la créativité latente du lecteur. C'est à nous, sous-entend l'écriture déroutante du poète, d'inventer le sens qui manque encore à ces mots jamais vus, un sens que le monde réel tel qu'il est ne nous permet pas encore d'appréhender. À chacun le soin de trouver son "chalamondre"... Ceci pose la question de la préexistence d'une chose au mot qui la signifie. Un mot a-t-il le pou-

voir d'inventer une nouvelle réalité ? Ou est-ce que le chalamondre désigne une mystérieuse réalité que seul Boris Vian a su voir ? Une chose est sûre, il est certainement plus facile d'inventer un nouvel agencement de phonèmes inhabités, dénués de signification que de créer la réalité nouvelle (concrète ou abstraite) qui irait avec !

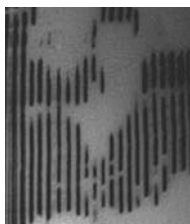
Supposons que contempler un objet veuille dire regarder celui-ci en profondeur, au-delà de ce à quoi nos yeux pourraient s'arrêter (forme, couleurs, identification, matière). Aucun mouvement ne gradue plus le temps. Celui-ci cesse ; instant d'éternité où notre regard insiste au point de laisser la présence de l'objet pénétrer l'étendue de notre conscience. Cette présence, alors, déborde d'elle-même, atteint l'imagination qui transforme l'objet. Une sorte de mue s'opère. Sa nature devient autre. Le visuel particulier considéré de si près, avec tant d'acuité, semble soudain appartenir au monde des images fortes et chargées d'énigmes des rêves et des rêveries qui précisément savent éveiller la sensibilité poétique. Si celui qui parvient à contempler ainsi un coquillage veut traduire par des mots ses impressions avec la plus rigoureuse précision, il fera *forcément* de la poésie. Les mots choisis pour traduire fidè-

lement un tel visuel n'ont pas d'autre choix que de posséder les mêmes caractéristiques que celui-ci. Ainsi, le coquillage, vision réelle si semblable à une vision imaginaire, va s'élargir à l'évocation d'un monde nouveau, d'un rêve éveillé, d'un symbole ou d'un univers de science-fiction. De l'état de fragile squelette de calcaire, il va passer à celui de construction absurde et fabuleuse, d'incarnation palpable de songe insensé... Il cesse d'appartenir au réel et entre en résonance avec notre imaginaire. Ce bel objet ne peut qu'inspirer le contemplateur au point, parfois, de lui permettre de s'improviser poète. Préoccupations littéraires ou non, vouloir assembler des mots entre eux afin d'en faire le miroir de nos imprévisions éveille fatalement la fibre poétique. Dès l'instant où existe la volonté d'exprimer par des mots la subtilité de ce qui est ressenti, le poème existe à son tour. Il suffit de lire quelques descriptions de spécimens pour s'en convaincre. Le champ lexical du coquillage est sensuel autant qu'il est possible pour des objets interpellant à ce point les sens de la vue et du toucher. Dans n'importe quel manuel de conchyliologie sérieux on trouve ce genre de phrases : "*Fissurelle de la Bardade* aux fines costulations", "*Acmée sucrée* à la suture creusée en gorge", "ouverture étroite au bord rabattu et dilaté en aile", "coquille fine au contour élégant rap-

pelant vaguement celui d'une figue", "*Rapa papyracée* à la coquille pulpeuse et à l'apex déprimé" ou encore "*Tatcheria merveilleuse* à la coquille en forme de pagode" ... Ces mots nomment et décrivent en toute objectivité scientifique la morphologie de tel ou tel spécimen mais que pourrait imaginer quelqu'un qui les lit pour la première fois, hors du contexte ? L'éclatante originalité d'un coquillage peut donc rendre la plus froide des descriptions digne du coquillage en question, c'est-à-dire à son tour éclatante d'originalité. Objectivité scientifique et subjectivité poétique se rejoignent donc ici en terre commune par la grâce d'une chose dont l'aspect visuel exceptionnel s'impose à nos yeux sans plus d'explication. Ainsi, on pourrait résumer la situation comme ceci:

- regarder un coquillage
c'est confectionner un poème à naître.
- décrire ce même coquillage,
c'est écrire ce poème.
- le nommer, c'est donner un titre au poème.

Dire quelque chose de manière poétique c'est aussi évoquer *l'autre texture possible de la réalité* de ce



quelque chose. Celle qui n'est pas évidente, celle que nous ne voyons pas si nous ne cherchons pas à la voir. Cela soulève une sorte de couvercle qui nous fait entr'apercevoir une autre dimension, une vérité mouvante, inconstante et, à cause de cela, à la fois inquiétante et attirante, difficile à saisir ou même à approcher. Cette vérité chargée de toutes les nuances se retrouve

*Regarder
un coquillage
c'est confec-
tionner
un poème
à naître.*

difficilement dans le quotidien réel si on ne décide pas de l'y voir partout, de la traquer avec toute l'énergie possible. Seuls les poètes ont ce besoin vital de déceler, de dévisager sans faiblir, cette autre vérité. Alors qu'elle se révélera être l'oxygène des poètes, leur raison de vivre, d'autres refuseront d'en tenir compte. Comme elle est source de créativité, donc de remise en question constante, donc destructurante, on s'empressera de la nier pour éviter d'ajouter encore à la complexité de la vie. Certainement, il faut une dose certaine d'inconscience (ou du courage?) pour prendre le risque de déséquilibrer l'échafaudage de repères parfois fragile qui est censé se constituer au long d'une vie. Et même si l'on décide sciemment de le démolir il faut bien trouver par quoi le remplacer ce qui vraisemblablement n'a pas l'air

évident quand on connaît la vie des grands poètes... Le poète est celui qui incarne la résistance à la tendance qui nous pousse à simplifier la vie, à l'élaguer, alors que son essence même est d'être complexe. Le poète est celui qui assume le fait que la nature même de la vie intérieure humaine est de se sentir errante, incohérente ou perturbante et non pas seulement structurée. C'est celui qui prend le risque de se perdre en lui-même par pur goût de l'inconnu et du danger.

Une chose réelle telle qu'un coquillage, s'offrant bel et bien à nos yeux, fragment indubitable de réalité tangible, nous éclabousse de toutes ces choses auxquelles, la plupart du temps, nous empêche de penser la peur de la déroute dans l'errance intérieure. On ne peut pas faire semblant de ne pas voir. La prégnance visuelle et l'extravagance d'un coquillage nous rappellent soudain que rien n'est vraiment dit encore et que beaucoup de choses nous dépasseront toujours. L'homme, qui la plupart du temps a horreur d'être "dépassé", s'est acharné à classer, ordonner, étiqueter l'inexplicable pour se donner l'illusion rassurante qu'il l'expliquait. Or, l'existence de ces objets naturels est ce qui paradoxalement suscite en nous la plus profonde perplexité et donc génère du désordre. La classification du dix-huitième siècle, tou-

jours usitée aujourd'hui, peut être perçue comme la tentative de parer à cela... en révélant l'ordre de la nature apparemment désordonnée, pour éviter le désordre dans nos cerveaux avides d'ordre... Mais, ironie, tout ce labeur n'a rien élucidé d'essentiel. Bien au contraire, plus on découvre d'espèces nouvelles plus on s'interroge sur le pourquoi d'une telle diversité. Comme dans toutes recherches profondes, scientifiques ou philosophiques, si une réponse est trouvée mille nouvelles questions surgissent.

Dans ce désir frénétique de tout connaître, de tout désigner, la seule chose qui, au bout du compte, ne se révèle pas stérile, réside dans ce que les mots laissent échapper, en quelque sorte "malgré eux", dans tout ce qu'ils ne disent pas mais contiennent implicitement. C'est en eux, autant que dans l'apparence des objets qu'ils nomment, que l'on devine le miroitement troublant de tout ce qui ne peut et ne pourra sans doute jamais être dit clairement. En quelque sorte, les mots se "dépassent" eux-mêmes, se dérobent, ne se laissent pas cerner. C'est souvent en lisant un poème que l'on découvre qu'il est facile à beaucoup de mots apparemment anodins de surmonter le sens qui est censé leur être imparti. Ils ne signifient plus seulement, ils évo-

quent. Troublé par le flou de leurs limites, on tente alors de s'y arrêter de plus près, plus longtemps pour percer à jour ce qui nous échappe. Cependant, plus notre attention insiste, plus la signification saisie à la première lecture, déjà quelque peu impalpable, s'estompe, se brouille. Cela est comparable à ce qui se passe lorsqu'on regarde une étoile lointaine, plus on la fixe plus elle s'efface; pour ne pas la perdre de vue, il faut regarder un peu à côté... Et c'est toujours ainsi. Si l'on n'aime pas l'impalpable, si cette sensation de flou ne fait que frustrer notre désir de concret, de tangible plutôt que de dérouler en nous de nouveaux paysages, alors on ne peut aimer la poésie... Vouloir pénétrer le sens des mots dans un poème qui ne prétend pas "faire" sens à tout prix, est absurde. Autant essayer d'attraper un mollusque vivant bien arrimé à sa coquille: plus on croirait s'en saisir, plus il nous échapperait en se retirant toujours plus loin dans l'infini de sa spirale de calcaire... Les mots en poésie sont ainsi, de belles coquilles habitées d'un sens qui se dérobe aux doigts trop friands de concret et qui sait se cacher au fond d'elles. Pour apprécier la poésie, il faut donc savoir se laisser troubler et aimer rester sur sa faim de cohérence.